

L'émancipation politique au commencement de la tribu ? Réflexion sur la notion de tribu à partir des revendications des Idaksahak (Nord-Mali)

Charles Grémont

Ce texte propose d'interroger le lien entre l'émancipation politique d'un groupe social, des pasteurs-nomades du nord-est du Mali qui portent le nom de Idaksahak, et la reconnaissance de ce groupe en tant que tribu. Si après la reconnaissance d'un nom, d'un "emblème onomastique", l'on retient, comme le propose Yazid Ben Hounet¹, l'existence d'un ordre politique autonome comme l'un des critères fondamentaux de ce que serait une tribu, une question se pose : un groupe subalterne qui serait soumis à l'autorité (ou dépendant) d'un autre groupe pourrait-il être reconnu en tant que tribu ? Au-delà donc des références généalogiques, de la question du nom ou encore des notions d'alliance et de solidarité, déjà largement traitées par la littérature anthropologique, c'est la question de l'autonomie politique qui sera ici mise en avant pour réinterroger la notion de tribu, dans un contexte contemporain et dans la partie sud du Sahara, au nord-est du Mali.

Les configurations sociales et politiques au Sahara ont très souvent été présentées, et le sont encore, par les médias comme par les productions académiques, sous la forme d'agréations de tribus, reliées les unes aux autres par des rapports complexes et fortement hiérarchisés. Derrière l'adjectif "complexes" se cachent toujours des histoires singulières, où l'ordre hiérarchique au sein et entre les groupes sociaux n'est jamais stable. Au mieux est-il stabilisé, pour un certain temps. Les rapports de forces, qui déterminent la place et le rôle des uns par rapport aux autres, sont sans cesse réajustés, parfois renversés, à la faveur de nouvelles revendications contre l'ordre (pré)établi. Les rapports sociaux, économiques et politiques qui, en interne comme avec l'extérieur, fondent les tribus, les font émerger, perdurer ou disparaître, sont en recomposition permanente.

Les Idaksahak, groupe de pasteurs-nomades évoluant dans les régions de Ménaka et Gao (au nord-est du Mali), se distinguent de leurs voisins proches par la singularité de leur langue, en forme de sabir, empruntant des mots à la langue tamasheq, à la langue songhay, quelques-uns aussi au français et même à l'anglais. Ce critère linguistique est largement mis en avant depuis une dizaine d'années pour marquer leur spécificité et leur différence vis-à-vis des Touaregs (Kel Tamasheq, "ceux de la langue tamasheq", selon la terminologie

1 Ben Hounet 2009.

vernaculaire). La plupart d'entre eux parle parfaitement la langue tamasheq, mais dans des réunions publiques, de plus en plus d'orateurs tiennent à s'exprimer dans leur langue, la *tadaksahak*. Les propos sont ensuite interprétés dans d'autres langues en fonction des autres participants. Dans la région de Ménaka, les Idaksahak sont les plus nombreux et les plus riches économiquement, mais n'ont jamais véritablement occupé le devant de la scène politique. Les configurations socio-politiques sont largement recomposées depuis une vingtaine d'années dans cette région. De ce fait, l'histoire contemporaine de ce groupe offre une belle occasion de re-questionner le concept de tribu. En effet, depuis la rébellion touarègue des années 1990 et plus encore depuis 2012 – relance d'une insurrection armée, cette fois-ci bien plus violente, plus étendue et plus longue – les Idaksahak émergent sur la scène politique locale et sous-régionale. Ils revendiquent désormais des places de pouvoir qu'ils n'ont jamais occupées. Aussi parce qu'ils ne les avaient jamais véritablement cherchées auparavant. Si donc une tribu se définit par l'existence d'un ordre politique autonome en son sein, par un espace de souveraineté interne, l'analyse du processus d'émancipation enclenché par les Idaksahak depuis les années 1990 pourrait être riche d'enseignements. C'est la réflexion que je propose d'amorcer dans ce texte.

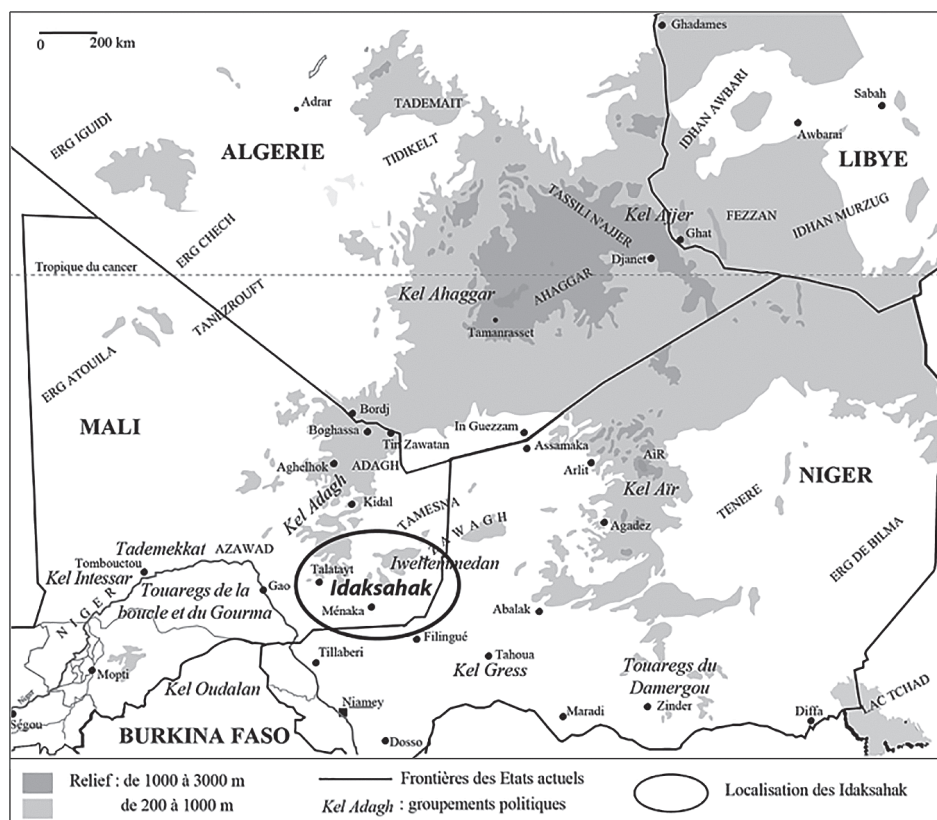


Fig. 1. Sahara central, groupements touaregs et localisation des Idaksahak (DAO, C. Grémont).

Plusieurs interrogations seront ainsi (re)formulées à l'aune de l'histoire singulière de ce groupe, laquelle sera abordée à travers des représentations produites par les Idaksahak eux-mêmes, par leurs voisins, ainsi que par des observateurs extérieurs (explorateurs européens, administrateurs coloniaux, chercheurs et médias).

LES IDAKSAHAK PAR EUX-MÊMES

Comment les Idaksahak se définissent-ils ? Quels termes utilisent-ils, dans leur propre langue (*tadaksahak*), pour dire ce qu'ils sont ? Ont-ils recours aussi à des termes tamasheq, arabe ou français ? J'ai eu l'occasion de leur poser directement la question. Les documents qu'ils produisent eux-mêmes apportent aussi des réponses.

“Nous sommes une *tawset*². C'est cela notre catégorie, c'est ce que l'on dit. En français, on peut dire le “peuple Dawsahaq” comme on dit le “peuple Kel Tamasheq”. Nous utilisons aussi le mot communauté. “La communauté Idaksahak”, c'est ce que nous utilisons dans nos communiqués”³.

Sur la page d'accueil du site *facebook* dédié aux Idaksahak, la phrase suivante est mise en exergue : “La communauté Idaksahak est l'une des grandes tribus du Nord du Mali”⁴. Peuple, communauté, tribu... ces termes de la langue française sont tour à tour mobilisés par les Idaksahak sans véritable effort de définition et sans que l'usage de l'un semble exclure l'usage des autres. Comme les auteurs scientifiques, les premiers intéressés oscillent à trouver les bons mots pour dire ce qu'ils sont.

Ouvrons plutôt la question du statut du groupe et de l'existence ou non d'un ordre politique autonome en son sein, pour appréhender ce que sont ou ce que voudraient être ces gens qui répondent à l'appellation Idaksahak.

Au Sahara et au Sahel, comme dans bien d'autres régions du monde, le statut et le rang que les groupes sociaux cherchent à maintenir, ou à conquérir, tiennent pour une large part à la place qu'ils revendiquent dans l'histoire. Cela commence par les origines du groupe et, donc, par les récits qui y sont associés, lesquels sont sans cesse réajustés, au gré des contextes. Ainsi par exemple, lors de mes premières recherches menées en 1994 dans la zone de Ménaka, les

2 *Tawset* ou *tawsit* (pl. *tiwsaten*), mot de la langue tamasheq qui, littéralement, signifie la paume de la main ou encore “le poignet, la natte ou un piège circulaire”. Ces mots ont en commun “l'idée d'articuler ou de relier des éléments, qu'il s'agisse de partie du corps, de fibres ou rayons. La *tawsit* est représentée soit comme un groupe de parenté homogène, constituant un lignage issu d'un ancêtre commun, soit comme un ensemble d'*aghiwen* (campements) d'origine et de statut social hétérogènes” (Claudot-Hawad 1990, 16). D'après Bonte & Echard, 1976, 294, les *tiwsaten* “sont improprement appelées tribus selon l'usage administratif. (...) il s'agit plutôt de clans regroupant les descendants d'un même ancêtre putatif”.

3 Entretien avec quatre Idaksahak, de différentes fractions, Bamako, le 31/10/2020.

4 <https://www.facebook.com/people/Communaut%C3%A9-Idaksahak/100057182781477/?mibextid=LQQJ4d>

Idaksahak évoquaient eux-mêmes très souvent des origines juives. Ce n'est aujourd'hui plus jamais le cas, ou alors pour repousser clairement cette idée qui émanerait de quelques voisins malveillants. L'étymologie du nom Idaksahak a cristallisé, et cristallise toujours encore, de nombreux débats. Voici ce que rapportait feu Ahmed Mohammed Ag Guidi⁵, dans un texte non publié très bien documenté et intitulé *Contribution à la connaissance de la communauté Idaksahak* :

"L'appellation "IDAKSAHAK"⁶ que se donne la communauté de même nom, provient certainement d'une contraction du mot IDD-AGG ISHAK. Les communautés voisines les nomment DAW- SAHAK ou DAW- ISHAK, selon la prononciation qu'on fait du terme "ISHAK", nom propre dont la connotation est plutôt de langue Sonrhāi et non celle de l'arabe "ISHAQ" du Coran ou ISAAC de la Bible. Il peut s'agir donc, d'une référence au nom d'un roi en l'occurrence ISHAK I empereur Songhoï du Moyen Âge.

Bien entendu l'appellation IDD- AGG ("fils de" en Tamasheq) suivi du nom du chef de Tobol dominant était très courante dans le SOUDAN notamment dans les contrées de Tombouctou du Moyen Âge avant la colonisation, ceci pour désigner une communauté donnée sans référence à un quelconque arbre généalogique. Il en est de même pour le mot DAW ou IDAW ou Oulad ("fils de" en Arabo-berbère) suivi d'un nom propre d'un chef, un érudit ou un homme spirituel de grande renommée, dans tous les cas de l'espèce, l'appellation précédée d'un préfixe finit par la désignation de toute une communauté.

(...) Dans cet ordre d'idée DAWSAHAK est une formulation de nom de communauté qui se prête difficilement à l'analyse tendant à une descendance généalogique D' IS HA Q ou d'ISAAC donc Juive.

(...) Dans tous les cas l'occasion est saisie pour une propension à vouloir faire un rapprochement avec le nom Is-haq du coran ou d'Isaac de la Bible. Cette source, dans le cas des IDAKSAHAK opte pour une origine israélite donc juive de cette communauté. Hypothèse qu'on ne peut exclure faute de preuves ou de raisonnement de démonstration possible, mais parfaitement vérifiable aujourd'hui par des analyses de l'ADN. Il est aussi possible d'étudier les communautés juives bien connues dans la région de Tombouctou.

Les IDAKSAHK retiennent en mémoire leur déplacement de TAFILALET sud Marocain via Tombouctou, mais rien d'une éventuelle origine juive à la différence de certaines communautés de la boucle du Niger qui en gardent un souvenir bien vivant"⁷.

Dans une période de guerre comme celle que traverse les Idaksahak depuis 2012, à l'instar de l'ensemble des populations des régions du nord et du centre du Mali, les récits portant sur les origines anciennes et les ancêtres fondateurs sont certes toujours présents, mais ils ne sont pas forcément les plus travaillés et les plus mis en avant. À une époque où l'actualité immédiate et le caractère instantané de l'information impriment le rythme et le contenu des échanges entre les gens, les enjeux contemporains concentrent la plupart des attentions. Que disent les Idaksahak de ce qu'ils sont aujourd'hui ?

5 Ahmed Mohammed Ag Guidi, de la fraction des Kel Tabho, était ingénieur géologue, à la retraite lorsqu'il a écrit ce texte. Un des rares cadres de la fonction publique parmi les Idaksahak. Il était très intéressé par l'histoire et très apprécié pour son érudition. Il est décédé en 2020.

6 La mise en forme avec des caractères majuscules est la version de l'auteur.

7 Ag Guidi 2019, 1-2.

“Idaksahak, une communauté riche économiquement et instruite religieusement. Idaksahak, une communauté touarègue qui parle tadaksahak différent du tamashek”⁸.

Tel est le slogan qui défile en lettres capitales sur la page d'accueil du site internet Idaksahak. Le logo qui orne l'ensemble des rubriques du site, ainsi que la page facebook et autres supports de communication, est tout aussi instructif :



Au premier plan, un homme assis s'adonne à la lecture, à l'étude coranique certainement, une épée blanche ressort sur sa silhouette sombre. À l'arrière-plan, deux dromadaires adultes et leur petit viennent compléter la scène. Des mots au dessin, l'image d'eux-mêmes que les Idaksahak ont choisi de diffuser au monde réunit toutes les qualités pour bien vivre et se faire respecter au Sahara et au Sahel : la richesse économique, à travers la pratique de l'élevage (camelin) ; l'instruction religieuse et le maniement des armes.

Une caractéristique, et non des moindres, manque au logo : le poids démographique des Idaksahak⁹. Elle figure tout de même dans la phrase, déjà évoquée et mise en exergue sur la page d'accueil du site *facebook* : “La communauté Idaksahak est l'une des grandes tribus du Nord du Mali. Elle est estimée à cent mil”¹⁰. Cette estimation, non référencée à une source, est certainement surestimée. Toujours est-il que dans la région de Ménaka, où ils vivent majoritairement, ils sont, comparés aux autres groupes sociaux, les plus nombreux, et de très loin¹¹. Cette précision revêt une certaine importance si on la rapporte au fait que, depuis 1992, l'élection des députés à l'Assemblée nationale et, depuis 1999, celle des maires de communes, se fait par voie d'élections et au suffrage universel direct.

La richesse économique, à travers la pratique de l'élevage notamment, mais aussi des activités de commerce qui s'appuient sur un vaste réseau d'échanges mobilisant une diaspora importante dans les pays voisins (Algérie, Niger, Libye) et jusqu'en Arabie Saoudite, ne fait aucun doute. Elle est constamment mise en avant lorsque les Idaksahak parlent d'eux-mêmes. L'instruction religieuse de l'ensemble du groupe est également une caractéristique fondamentale de la présentation de soi. Elle constitue, avec l'élevage et le commerce, la deuxième clé de voûte du groupe.

8 <http://www.idaksahak.com/>

9 Cette caractéristique est évidemment difficile à représenter par un dessin.

10 <https://www.facebook.com/people/Communaut%C3%A9-Idaksahak/100057182781477/?mibextid=LQQJ4d>

11 Une partie d'entre eux occupe également le flanc est de la région de Gao, cercle d'Ansongo, communes de Talatayt et Tin Hama.

“Nous sommes la seule communauté, que je connais au nord, qui suit son économie et sa religion à la fois. Nous étudions et nous travaillons à la fois ! Alors que chez les autres, ceux qui étudient ne travaillent pas ! Et ceux qui travaillent n’étudient pas !”¹².

Dans son document de 2019, déjà cité, Ag Guidi souligne à son tour que “le tandem savoir religieux et puissance économique a toujours fait la fierté et l’indépendance des Idaksahak par rapport aux communautés voisines”¹³.

Si les Idaksahak se réfèrent toujours à la pratique de l’élevage comme support de leur richesse économique, ils déplorent aussi, ces dernières années, une forme de fragilisation et d’appauvrissement liée au développement d’une économie financière et souvent criminelle à laquelle ils disent avoir du mal à adhérer.

“Ce qui caractérise les Idaksahak, c’est d’abord leur économie. Et leur économie c’est l’animal ! Nous étions les plus riches, mais aujourd’hui nous sommes parmi les plus pauvres. Nous étions des gens enviés par nos voisins nomades et même par les sédentaires, du fait de cette richesse basée sur l’élevage. Mais aujourd’hui nous sommes au bas de la pyramide, parce qu’il y a maintenant une nouvelle façon de s’enrichir à laquelle nous n’avons pas encore adhéré. Il y a d’abord la drogue. Il y a aussi le trafic des armes et il y a le mensonge légal au niveau des États. Tout ça génère d’énormes ressources, en termes de centaines de millions, mais les Idaksahak n’ont pas adhéré à cela encore. (...) Il y a aujourd’hui, à Bamako, des notables de toutes les tribus qui se bousculent devant la présidence, à la sécurité d’État, au niveau des grands opérateurs économiques. On ne voit jamais des notables Dawsahaq là-dedans. Il y a les gangs de la drogue. Les Idaksahak ne sont pas là-dedans. Le trafic d’armes, je ne peux pas affirmer qu’ils ne s’y intéressent pas, mais c’est quand même à une petite échelle. Ceux que ce trafic intéresse ne sont pas nombreux et sont très récents. Mais au niveau des autres communautés, tous les intérêts sont exploités par tout le monde. Par tout le monde !”¹⁴.

Ce regard porté par un homme d’une soixantaine d’années, sur les fondements économiques de son groupe d’appartenance, révèle un tournant dans les valeurs qui ont cours aujourd’hui au Sahara et au Sahel. Si ce tournant semble difficile à emprunter pour les Idaksahak, il s’agit aussi, à travers ce discours, d’exprimer sa différence en se démarquant de pratiques mal considérées, voire condamnées, par des valeurs sociétales et religieuses auxquelles cette personne s’identifie. Il y a certainement ici une rupture générationnelle, qui touche particulièrement des Idaksahak tiraillés entre la volonté de perpétuer l’image d’un groupe pacifique, irréprochable au plan de la morale et de la religion, et celle d’une tribu à part entière, capable d’assurer sa propre sécurité et revendiquant une place sur l’échiquier politique, avec tout ce que cela implique au Sahara dans un contexte de crise et de conflits armés, qui ravive les concurrences entre les groupes.

12 Entretien avec trois Idaksahak, de différentes fractions, Bamako, le 27/10/2020.

13 Ag Guidi 2019, 11.

14 Entretien avec quatre Idaksahak, de différentes fractions, Bamako, le 31/10/2020.

L'IMAGE D'UN GROUPE SUBALTERNE ET PACIFIQUE

La présence d'une arme, sur le logo censé définir les grands traits de l'identité des Idaksahak, tranche avec la dimension pacifique qu'ils ont longtemps mise en avant pour se définir vis-à-vis des autres. Des membres du groupe insistent aujourd'hui encore sur cette spécificité. Voici, à titre d'exemple, comment un homme d'une soixantaine d'années, de la fraction des Kel Abakott, répondait à la question "qu'est-ce qui caractérise les Idaksahak ?" :

"Pour moi, ce qui nous caractérise, de tout le temps, c'est que nous sommes un peuple de paix, qui s'occupe uniquement de la religion et de l'élevage. Nous ne nous mêlons pas d'autres choses. Et c'est ce qui fait qu'on ne parle pas beaucoup de nous. Nous ne participons pas à des guerres, ni à des razzias, ni au banditisme. Nous ne participons à rien de tout ça"¹⁵.

Ahmed Mohamed Ag Guidi souligne, lui aussi, dans son document écrit, le caractère non violent des Idaksahak et ce, même dans un contexte de dangers quasi permanent :

"Les IDAKSAHK, peuple pacifique, ne répondaient pas à l'agression, même très intentionnée, sauf en cas d'humiliation à dessein ou de provocation évidente. Cette communauté avait toujours opté pour la non-violence visant, essentiellement à sauvegarder leur assiette économique d'un risque permanent de destruction dans un contexte culturel de rezzous et de contre rezzous"¹⁶.

La dimension essentialiste plane évidemment sur ces discours, comme c'est toujours un peu le cas lorsque l'on cherche à définir l'identité de son groupe d'appartenance. Les singularités, les aspérités et les contradictions sont gommées au profit de récits unitaires. Mais la mise en scène de soi est, aussi, toujours riche d'enseignements. "Un peuple de paix qui s'occupe de sa religion...", mais un groupe qui n'a jamais pour autant bénéficié du statut de tribu "maraboutique" (*zwāya*), comme c'est le cas par exemple des Touaregs Kel Es-Suq ou bien des Arabes Kunta¹⁷. Les Idaksahak, pourtant très instruits en islam – c'est d'ailleurs la principale raison qu'ils invoquent dans leur refus opposé à l'école des Blancs et à celle de l'État malien – n'ont jamais vraiment obtenu cette reconnaissance. En ce qui les concerne, le caractère pacifique rime surtout avec un statut de subalterne.

Pour la plupart de leurs voisins, en effet, les Idaksahak demeurent un groupe subalterne, toujours sous le joug, ou au moins l'influence, de ceux qui furent les leaders politiques et guerriers de la Boucle du Niger jusqu'à l'Adagh des Ifoghas compris, pendant plus de deux siècles, les Iwellemmedan¹⁸.

15 Entretien avec quatre Idaksahak, de différentes fractions, Bamako, le 27/10/2020.

16 Ag Guidi 2019, 9.

17 Voir Grémont 2010.

18 Au sens strict, les Iwellemmedan sont des *Imajeghen* ("hommes libres" en tamasheq, représentants de la classe des "aristocrates-guerriers" si l'on devait proposer une équivalence en français), descendants d'un ancêtre commun qui a pour nom Karidenna. Après une scission interne survenue dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, deux groupements politiques distincts se sont constitués, les Iwellemmedan de l'Ouest dans la partie nord-est de l'actuel Mali, les Iwellemmedan de l'Est, dans la partie nord-ouest de

Les Idaksahak étaient loin d'être les seuls à reconnaître, de gré ou de force, l'autorité politique des Iwellemmedan. Mais en ce qui les concerne, et à la différence d'autres groupes, ce statut de subalterne était d'autant plus avéré que les Idaksahak ne semblent pas avoir réellement porté des armes, en tout cas de guerre, telles que les épées, les lances et autres boucliers¹⁹. Ce qui les mettait de fait sous la protection et la dépendance d'autres groupes guerriers, en l'occurrence les Imajeghen Iwellemmedan, et plus spécifiquement le lignage détenteur du tambour de commandement (*ettebel*), les Kel Talatayt. L'épée qui figure aujourd'hui symboliquement sur leur logo de présentation renvoie donc à une histoire très récente. Les plus anciennes sources disponibles qui évoquent les Idkasahak insistent effectivement sur le caractère pacifique de ce groupe social. C'est le cas, par exemple, du marabout Kunta Shaykh Baye qui a rédigé, vers la fin du XIX^e siècle, des notes sur d'anciennes tribus touarègues.

"Les Dû Sahâq sont un peuple des Touaregs. Il est certain qu'à l'origine ils étaient Sûdân, car leur parler (*kalâm*) est composée des mots (*kalâm*) des Sûdân²⁰ et des Touaregs. Et parmi eux (il y a) une tribu qui situe ses origines vers l'Est. Ils sont tous des gens de la paix et de l'étude. La plupart d'entre eux habite avec les Ilmidan [Iwellemmedan]. Il est évident qu'ils sont des tribus d'Es-Suq. Entre eux et les Dabâkir il y a des relations"²¹.

Quelques années avant, au milieu du XIX^e siècle, l'explorateur allemand Heinrich Barth fait également mention des Idaksahak lors de son passage dans la Boucle du Niger. Une simple mention, dans les annexes du dernier volume, précisant le nom de quelques fractions composant l'ensemble des Idaksahak²². Mais le plus instructif est la catégorie dans laquelle Heinrich Barth les répertorie : "the tribes of Anislîmen or Tolba, peaceable tribes given to learning and religious devotion among the group of the Awelimminden"²³.

Ce sont là les sources les plus anciennes qui mentionnent l'existence des Idaksahak au nord du Mali actuel. Difficile donc d'en tirer des enseignements définitifs, mais précisons tout de même que les écrits des colonisateurs véhiculent aussi très largement cette image de "communauté ou peuple pacifique". Et les Idaksahak eux-mêmes, comme il a déjà été

l'actuel Niger. Pour une histoire détaillée du groupement politique (*ettebel*) des Iwellemmedan, voir Grémont 2010.

19 Disons que le statut de guerrier ne leur était reconnu par aucun de leurs voisins.

20 Les Arabes maliens d'aujourd'hui appellent uniquement le Songhay *kalâm sùdâ'* ou *sùdaniya*, mais c'est peut-être un développement récent. *Kalâm* est utilisée pour différencier les "parlers locaux" des "vraies langues" (*lugha*).

21 *Notes sur d'anciennes tribus touareg*, manuscrits de Shaykh Baye, recueillis auprès de l'auteur à Aguelhock (dans l'Adagh), par De Gironcourt lors d'une de ses missions (1908-1912). Manuscrits conservés à la bibliothèque de l'Institut de France. Traduction française de Judith Scheele.

22 "Dau Sehâk : Kél-abâkkut, Kel-azâr, Kerzezâwatan, Kél-bâriyo, Kél-tâbalo". Barth 1858, vol. 5, 559. Ces noms de fractions existent encore aujourd'hui (sous une autre transcription), ainsi que d'autres, dont on peut être étonné qu'ils ne soient pas cités par Barth, notamment les Ihanakatan, grande fraction située au plus proche des rives du fleuve Niger (dans la zone de Talatayt). Étonnant aussi de lire que, pour l'explorateur allemand, les "Dogeritan" (Iduguritan) sont à dissocier des Idaksahak, alors qu'ils sont parmi les trois plus grandes fractions de cet ensemble.

23 Barth 1858, vol. 5, 558.

précisé, insistent, aujourd'hui encore, sur ce trait caractéristique. Comme le résume clairement Ahmed Mohamed Ag Guidi, "d'une manière générale les Idaksahak sont classés implicitement parmi les dominés, ils gardent en mémoire un passé récent d'assujettissement politique et idéologique"²⁴.

C'est précisément la volonté de sortir de cette condition subalterne sur le plan politique qui anime aujourd'hui une grande partie des Idaksahak. De jeunes leaders diplômés portent ouvertement cette revendication depuis 2012, année qui marque la relance des hostilités entre des mouvements armés du nord du Mali et l'État central. La question de la prise des armes, du recours à la violence pour exprimer ses revendications, apparaît incontournable dans cette quête de l'autonomie politique. Il importe alors de retracer l'historique de ce processus par lequel les Idaksahak cherchent à évoluer de l'image d'un groupe pacifique et dominé à celle d'une tribu guerrière.

"NOUS AVONS TROQUÉS NOS CHÈVRES CONTRE DES KALACHNIKOV !"

Pour les Idaksahak, c'est au sein de plusieurs "groupements" ou espaces politiques, superposés et enchâssés les uns aux autres, que l'émancipation politique doit se forger et se conquérir : les terroirs et les terrains de parcours pastoraux qui empiètent sur la région de Kidal et la frontière avec le Niger ; les régions administratives de Ménaka et Gao ; les axes de commerce et de trafic qui évoluent au gré de la dynamique des réseaux ; l'État malien, ses places et ses ressources à convoiter ; l'Azawad en tant que territoire imaginé et revendiqué au sein de l'État malien ; la scène internationale, sans limitation d'aucune sorte.

Pour ce qui est du cadre temporel, il est difficile, voire impossible, de situer précisément le début de ce processus d'émancipation politique. Avant les événements qui surgissent au grand jour, il y a des intentions, des aspirations et des projets qui mûrissent, cachés dans les esprits et les cœurs. Je propose ici les années 1990 comme point d'ancrage du processus. C'est en effet à partir de la rébellion touarègue déclenchée à Ménaka en juin 1990²⁵, que les Idaksahak commencent véritablement à recourir eux-mêmes aux armes de guerre. Une étape cruciale, me semble-t-il, dans leur processus d'émancipation politique. Pour être indépendant dans cette région du monde, où l'État n'a jamais vraiment exercé le monopole de la violence légitime, il ne suffit pas de produire et d'accumuler des richesses (du bétail en l'occurrence), encore faut-il être en capacité de les protéger et de les préserver. C'est-à-dire de garantir, dans la concurrence avec les voisins, un accès aux ressources pastorales nécessaires et de dissuader les convoitises extérieures, souvent aussi sur les troupeaux directement²⁶. Dans

24 Ag Guidi 2019, 10-11.

25 Cette rébellion a connu différentes phases, avec la signature de plusieurs accords de Paix (Accords de Tamanrasset en janvier 1991, Pacte national signé à Bamako en avril 1992, Accords de Bourem en 1994-1995), plusieurs moments de reprise des hostilités, jusqu'à la cérémonie de la flamme de la paix à Tombouctou (mars 1996) qui marque officiellement la fin de cette séquence.

26 Du fait de la multiplication des armes de guerre, les vols de bétails ont considérablement augmenté à partir des années 1990.

leur aspiration à émerger sur la scène politique locale, la force des armes est certainement le répertoire de légitimité qui manquait le plus aux Idaksahak.

“Depuis les années 1963 jusqu’à nos jours, on a vu que toutes les communautés touarègues qui ont émergé, qui ont eu le pouvoir et qui ont été représentées dans les plus hautes instances de ce pays, elles l’ont été grâce aux armes ! Et nous, aujourd’hui nous avons une visibilité grâce à nos armes ! Ça c’est une réalité ! Nous sommes écoutés parce que nous avons troqué nos chèvres contres des kalachnikovs ! C’est pour cela que maintenant nous avons au moins notre mot à dire sur certaines choses. Pourquoi les Idaksahak ont été maintenus au bas de l’échelle ? Parce que nous ne nous sommes jamais manifestés avec les armes. Et les autres, autour, en ont profité pour se servir de nous et accentuer leur hégémonie. On a vécu cela dans la région de Gao et dans la région de Ménaka. Tous les élus, ce sont ces autres gens ! Les ministres, ce sont eux ! Les officiers supérieurs, ce sont eux ! Pourquoi ? Parce qu’ils ont des armes et c’est pour cela qu’ils sont les premiers à être écoutés ici. Et nous, nous allons changer cela, Inch’Allah !”²⁷.

On voit ici, à travers ce cri du cœur exprimé par un jeune diplômé, que le recours aux armes de guerre semble être une condition essentielle à toute reconnaissance politique. Une reconnaissance qui se traduit très concrètement par l’obtention de postes (officiers dans les corps en uniformes, hautes fonctions dans l’administration et les gouvernements et même pour être élus) et donc de ressources potentielles importantes. Au regard de la réputation pacifique qui a toujours caractérisé les Idaksahak, ce manifeste en faveur de la prise des armes marque une véritable rupture, pour ne pas dire une révolution, vis-à-vis des représentations et des pratiques précédentes. À tel point que d’autres voix ne semblent pas prêtes à une conversion si soudaine et cherchent à (se) persuader du contraire.

“Pour émerger politiquement, moi je pense qu’il faut d’abord mettre les armes de côté. On n’a pas besoin d’utiliser les armes pour asseoir sa suprématie politique. Il faut d’abord se défaire d’un complexe historique qui a maintenu les Idaksahak dans ce statut de non politicien pendant longtemps. Nous pensions que la politique était quelque chose de dévolu à ceux qui n’avaient rien. Aux pauvres ! À Ménaka par exemple, les Idaksahak doivent laisser les armes, mais surtout laisser ce complexe qui leur dit que seuls les Imajeghen doivent diriger”²⁸.

Quels que soient les arguments avancés contre le recours aux armes de guerre, celui-ci est un fait indiscutable depuis 2012 et le déclenchement des hostilités par le MNLA. C’est une réalité qui est même plus ancienne. Cela est moins connu aujourd’hui et mérite donc un rappel historique.

Symboliquement, on peut remonter aux premières heures de la conquête coloniale française dans la zone de Ménaka (1898-1903). Parmi l’ensemble des composantes de l’*ettebel* des Iwellemmedan, quelques-unes offrent rapidement leur soumission, à l’encontre de la position tenue par la frange dominante des Imajeghen. C’est le cas d’une partie des

27 Jeune Adaksahak de la fraction Ihanakaten, entretien collectif à Bamako, le 31/10/2020.

28 Enseignant (65 ans) de la fraction Ihanakaten, entretien collectif à Bamako, le 31/10/2020.

Idaksahak, et notamment de Fali, chef d'une fraction importante (Iduguriten)²⁹. Celui-ci reçoit alors un fusil des mains d'un officier français. Selon les traditions orales conservées chez les Idaksahak, ce fusil fut la première arme à feu jamais possédée par quelqu'un au sein de l'*ettebel* des Iwellemmedan³⁰. Soumis au pouvoir colonial, Fali conserve cependant des relations d'alliance avec ses suzerains Imajeghen et le chef Fihrun en personne³¹. La mémoire orale retient en effet que Fali a offert à Fihrun ce premier fusil. Et c'est avec cette arme qu'il a déclenché la révolte contre les Français en 1916.

Par la suite, à ma connaissance, les archives coloniales ne mentionnent aucun fait d'armes de la part des Idaksahak. C'est toujours l'image d'un groupe pacifique et riche en bétail qui est rapportée dans les rapports des officiers français. Ce n'est qu'après l'Indépendance du Mali, en 1963-1964, que des Idaksahak se font remarquer dans un épisode guerrier. Il s'agit de la révolte menée par une poignée d'hommes dans l'Adagh des Ifoghas, à laquelle ont participé deux Idaksahak de la zone de Talatayt, Ilias et Younes, deux fils d'Ayoub, le chef de la fraction Ihanakaten³². Proches du chef des Ifoghas à ce moment-là³³, Zeïd ag Attaher, ces deux jeunes Idaksahak ont contribué activement à cette révolte, notamment à travers un soutien financier qui a permis d'acheter des armes en Algérie³⁴. Ilias et Zeyd sont arrêtés en Algérie, à Colomb-Béchar, en novembre 1963. Ils sont remis aux autorités maliennes qui les exposent dans des situations humiliantes aux yeux des populations de l'Adagh. À titre d'exemple ! Arrêté avec eux, Younes réussit à s'échapper et s'installe en Algérie. Ayoub, le père, est arrêté et assassiné, comme d'autres chefs qui n'ont pas accepté de collaborer avec l'armée malienne. La participation de ces deux seuls individus ne suffit certainement pas à retenir cette date et cet événement comme une prise d'armes de la part des Idaksahak. Mais l'identité de ces jeunes hommes est tout de même symboliquement importante. Leur engagement aux côtés des Kel Adagh insurgés, et la répression qu'ils ont subie, avec leur père, marquent le premier acte d'une relation conflictuelle entre les Idaksahak et le pouvoir central malien. Une première prise de conscience, sans doute aussi, que la posture de l'éleveur pacifique, attaché à l'étude coranique, n'était pas un horizon indépassable.

Avec le recul, on sait maintenant la filiation des rébellions armées entre elles, qui surgissent et ressurgissent régulièrement depuis 1963 dans le nord du Mali³⁵. C'est particulièrement avéré entre l'épisode de 1963 et celui de 1990. La rancœur des orphelins de 1963, contre le pouvoir central malien, est une des matrices aujourd'hui bien documentée de la rébellion

29 Richer 1924, 162.

30 Entretien avec quatre Idaksahak, de différentes fractions, Bamako, le 27/10/2020.

31 Richer 1924, 275.

32 Ayoub était un chef renommé et très riche en bétail, qui a bénéficié du soutien sans faille des autorités coloniales.

33 Les Ifoghas sont la tribu dominante de l'Adagh (région actuelle de Kidal). De là le nom Adagh (la montagne en tamasheq) des Ifoghas.

34 Sur la révolte de 1963 dans l'Adagh, et pour quelques précisions sur la participation des deux fils d'Ayoub, voir Boilley 1999, 321 et 324, et Lecoq 2010, 192, 214 et 224.

35 1963-1964 ; 1990 ; 2006 ; 2012. Sur les liens de cause à effets entre les rébellions touarègues au Mali, voir Klüte 1995 ; Boilley 1999 ; Lecoq 2010 ; Grémont 2017 ; Chebli 2021.

des années 1990. Dans son ouvrage, Baz Lecoq présente Younes ag Ayouba comme l'un de ses principaux leaders, au moins dans sa phase de préparation³⁶.

Au-delà de la portée symbolique de l'engagement de telle ou telle personnalité, la rébellion des années 1990 marque la première prise d'armes de guerre par une partie significative des Idaksahak, de jeunes *ishumar* qui, à l'instar des Kel Tamasheq, ont migré vers la Libye dans les années 1980 et, pour certains d'entre eux, y ont suivi des formations militaires. Les jeunes de la zone de Talatayt (cercle d'Ansongo) étaient les plus représentés, du fait certainement de l'influence sur eux de l'engagement de Younes ag Ayouba, personnage charismatique de la zone en question. La proximité des gens de l'Adagh, partageant avec eux la mémoire de la répression des années 1963-1964, est aussi un élément d'explication. Il est possible également qu'ils aient souffert des sécheresses des années 1973 et 1984 davantage encore que les Idaksahak de la zone de Ménaka. Les pertes de bétails et l'appauvrissement des familles d'éleveurs sont une des causes des départs massifs vers l'Algérie et la Libye. Or c'est dans ce dernier pays que les jeunes *ishumar* ont appris le maniement des armes de guerres.

Les jeunes Idaksahak étaient donc nombreux en Libye à suivre des formations militaires, certainement plusieurs centaines. Un travail reste à mener sur leur engagement pendant les années de préparation en Libye, au moment du déclenchement des hostilités (juin 1990), puis au fil des mois, mais selon un des anciens dirigeants militaires du groupe, ils étaient plus de 2000 combattants en 1995-1996, à la fin de la rébellion³⁷. À partir des accords de Tamanrasset de janvier 1991, le front de la rébellion s'est scindé en quatre mouvements, représentatifs de quelques grands groupes sociaux du nord du Mali³⁸. Les Idaksahak, peu organisés et surtout sans reconnaissance politique de la part de leurs voisins, en dépit du nombre de leurs combattants et de leurs ressources économiques, ont finalement intégré le MPA, mais sans jamais peser sur les stratégies et les décisions de ce mouvement. Au moment de l'intégration des ex-combattants dans les différents corps en uniforme de l'État (1993 et 1997), les Idaksahak ont été largement délaissés, comme le soulignait plus haut un jeune originaire de Talatayt. Ce n'était donc pas faute d'avoir pris les armes, mais bien plutôt du fait d'une certaine invisibilité sociale et politique dans un paysage tribal où ils n'avaient pas encore véritablement leur place. L'absence de leader, au sein du groupe, capable de faire entendre leur voix est évidemment aussi à prendre en compte.

L'engagement de plusieurs centaines d'Idaksahak, les armes à la main, dans la rébellion de 1990 marque une première marche dans le processus d'émancipation de ce groupe.

³⁶ Lecoq 2010, 192.

³⁷ Entretien avec un ex-combattant Adaksahak de la rébellion de 1990, Bamako, le 23 février 2022.

³⁸ Les Ifoghas de l'Adagh se sont regroupés au sein du Mouvement populaire de l'Azawad (MPA), avec quelques autres tribus dont les Idnan. Les Shamanamas, tribu de la vallée du Tilemsi (au nord de Gao) et de la région de Ménaka, ont formé le Front populaire de libération de l'Azawad (FPLA). Les Imghad, présents dans l'Adagh, dans la région de Gao (sur les deux rives du fleuve Niger) et dans la région de Ménaka, ont constitué l'Armée révolutionnaire de libération de l'Azawad (ARLA). Enfin les groupes arabophones des régions de Tombouctou et Gao se sont retrouvés au sein du Front islamique armé de l'Azawad (FIAA).

Aussi et surtout parce que ces armes n'ont pas visé uniquement l'armée malienne. En effet, un événement peu connu, mais hautement symbolique, doit être rappelé ici. Comme de nombreuses communautés, dans la vallée du fleuve Niger ou dans les zones pastorales, les Idaksahak ont subi des vols et des pillages dans la première moitié des années 1990. Dans un contexte de non application des accords de paix, de prolifération des armes et d'absence de justice, les actes de banditisme se sont multipliés et le bétail des Idaksahak a fait l'objet de nombreuses convoitises, notamment de la part de leurs voisins proches, dont des Imajeghen. Autrement dit, des gens appartenant à l'ancienne classe dominante et guerrière au sein de l'ensemble des Iwellemedan – dont le rôle historique était la défense des groupes subalternes et pacifiques, en échange bien sûr de contreparties (la soumission politique et des contributions en bétail) – ont enlevé à plusieurs reprises des animaux appartenant à des Idaksahak. Une fois ils ont même pris pour cible un campement et pillé les biens domestiques d'une famille³⁹, à une dizaine de kilomètres de la base armée des Idaksahak (Izilili, à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Ménaka). Cet acte, hautement répréhensible du point de vue des valeurs sociétales, a entraîné le même jour une poursuite armée de la part de combattants Idaksahak présents à Izilili. Une série d'accrochages armés a eu lieu entre combattants Imajeghen et Idaksahak dans les semaines qui ont suivi, faisant plusieurs blessés et peut-être quelques morts⁴⁰. Un cessez-le-feu et un accord ont pu être rapidement trouvé entre les deux parties, mais cette séquence marque clairement le passage des Idaksahak dans une autre dimension sociologique et politique, celle d'une tribu capable d'opposer elle-même une riposte militaire lorsque ses biens sont menacés et pillés. Un passage d'autant plus marquant qu'il s'est opéré dans une confrontation directe avec leurs anciens suzerains. Comme le souligne un ex-combattant des années 1990, qui a participé à ce conflit, "cet épisode de 1994 est historique ! C'est la première fois que nous avons délogé notre tête de sous le pied des Imajeghen. Avant cela, nos biens étaient leurs biens. Un Adaksahak n'était rien aux yeux des Imajeghen"⁴¹.

Comme annoncé dès l'introduction, c'est véritablement à partir des années 2010 que les Idaksahak ont exprimé leur force guerrière et des revendications politiques, tant au niveau régional, que national, voire international, tant sur le terrain militaire que sur les ondes médiatiques et sur les réseaux sociaux. Le propos n'est plus ici de retracer les formes d'engagement des Idaksahak dans la guerre déclenchée au nord du Mali en 2012, mais de tenter de conclure cette réflexion autour de la notion de tribu, en intégrant une séquence historique complètement contemporaine, car elle est toujours en cours au moment de l'écriture de ces lignes (octobre 2023).

39 Entretien avec un ex-combattant Adaksahak de la rébellion de 1990, Bamako, le 23 février 2022.

40 Les Idaksahak interrogés n'ont pas voulu se prononcer sur le bilan de ces accrochages. Ils disent n'avoir pas eu de morts de leur côté, et ne voudraient pas s'avancer pour la partie adverse.

41 Entretien avec un ex-combattant Adaksahak de la rébellion de 1990, Bamako, le 23 février 2022.

Les années 1990 ouvrent certainement une nouvelle ère dans l'histoire des Idaksahak, avec l'engagement de peut-être plus de 2000 combattants dans une rébellion contre le pouvoir central malien et, plus encore, la défense de leurs biens par leurs propres armes, mais le gain politique de cette conversion restait encore assez faible. Comme le souligne le jeune Adksahak interrogé en 2020, les postes à responsabilité, les "élus, les ministres, les officiers supérieurs" sont restés dévolus aux autres. La volonté de changer cette donne a animé plusieurs jeunes diplômés de la communauté dès la reprise des hostilités contre l'État central malien en 2012.

Mais c'est surtout l'année 2016 qui marque ouvertement cette prise de position avec la création du Mouvement pour le salut de l'Azawad (MSA), par un de ces jeunes, Moussa Ag Acharatouman. Il est l'un des fondateurs du Mouvement national de l'Azawad (MNA), une organisation de jeunes gens diplômés du Nord qui tente, à partir de 2010, d'interpeller l'État et les leaders du Nord sur la question de l'Azawad, de son autonomie et de sa gouvernance. Avec le choix de la lutte armée en janvier 2012, le MNA devient Mouvement national de libération de l'Azawad (MNLA)⁴². Jusqu'à l'année 2016 et la création du MSA, qui regroupe donc essentiellement des combattants Idaksahak, seuls ses proches savent que Moussa ag Acharatouman est Adaksahak, par son père⁴³. Il a grandi à Kidal, puis a fait ses études à Bamako et ce n'est qu'à partir des années 2010 qu'il initie un rapprochement avec ses parents paternels, dans la région de Ménaka. C'est le moment aussi où il commence à parler tadaksahak, sa langue paternelle qu'il ne maîtrisait pas vraiment auparavant. Très vite il se positionne comme un jeune leader communautaire cherchant à porter et à faire entendre la voix et les revendications des Idaksahak. Il a de nombreux atouts pour cela : une maîtrise des moyens modernes de communication, un réseau international de connaissances, un savoir-faire politique et une position sociale, à la fois intérieure et extérieure au sein de la communauté Idaksahak, qui lui permet de transcender les rivalités lignagères internes. Moussa prend conscience de la force démographique et économique que les Idaksahak représentent. Il réalise en même temps que les Idaksahak se sont largement mis au service de la cause de l'Azawad, dont le centre de gravité est principalement la région de Kidal et la tribu des Ifoghas. Il regrette le manque de soutien de ses camarades militants du MNLA, et plus largement des combattants de l'Adagh, lorsque la sécurité des populations et des biens de la région de Ménaka est menacée. Or c'est dans cette région que vit la majorité des Idaksahak. Pour ces raisons et dans ce contexte est donc créé le premier mouvement armé voué à la sauvegarde et à la promotion des intérêts des Idaksahak. En plus d'une force armée, les Idaksahak peuvent aussi compter sur un leader politique qui leur avait largement fait défaut jusqu'alors.

L'ascendance de Moussa, à la fois Idaksahak et Tamasheq, a certainement d'abord été un atout, mais face à ses premiers succès politiques, plusieurs chefs de fraction Idaksahak de la région de Ménaka ont commencé à voir en lui un rival, plutôt qu'une opportunité à saisir de voir l'ensemble de cette communauté émerger politiquement sur la scène régionale. Les

42 Pour l'histoire de la création du MNA et du MNLA, voir la thèse de Denia Chebli (2021).

43 Sa mère est Tamasheq, de la tribu des Kel Ensar qui évolue dans la région de Tombouctou.

logiques tribales de la distribution du pouvoir ont des règles et des usages qu'un contexte de crise et de guerre ne saurait à lui seul abolir.

La crise et les conflits armés déclenchés à partir de 2012 révèlent par ailleurs des situations bien plus complexes qu'une opposition entre des mouvements indépendantistes et le pouvoir central de l'État malien. Des milices et des groupes armés loyalistes sont aussi parmi les protagonistes du conflit, ainsi bien sûr que plusieurs mouvements djihadistes. Or il se trouve qu'une partie de la jeunesse des Idaksahak, certes minoritaire mais bien présente, a adhéré très tôt à la proposition djihadiste, à travers le Mouvement pour l'unicité et le djihad en Afrique de l'Ouest (MUJAO), Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI) et aussi l'État islamique au Grand Sahara (EIGS). Chacun de ces mouvements proposait une alternative radicale à la gouvernance étatique du Mali, qu'ils jugeaient largement corrompue. Mais surtout, dans le paysage diversifié des offres de violence⁴⁴, ces groupes djihadistes se sont posés en défenseurs des groupes subalternes. C'est la raison pour laquelle une partie des jeunes Idaksahak, en rupture à la fois avec l'État et ses représentants, avec les groupes dominants des régions de Ménaka et de Gao et avec leurs propres chefs de fraction, s'est enrôlée dans cette voie. Une voie totalement opposée à celle du MSA qui, en 2018, s'est allié avec la force française Barkhane et à l'armée nigérienne dans une déclaration de guerre contre l'EIGS.

Ce dernier constat, d'une séquence historique toujours en cours, vient relancer la question des liens de solidarité censés définir, avec d'autres éléments, la structure et le fonctionnement interne d'une tribu. L'idée selon laquelle les membres d'une tribu, de par leurs liens de sang et de parenté, et de par leur inscription dans une histoire commune, se mobiliseraient comme un seul homme dans une situation de conflit, devrait être largement pondérée. Les travaux sur l'histoire très contemporaine, ou du "temps présent", permettent certainement aussi de reconsidérer les vérités parfois trop vite énoncées sur le caractère unitaire, solidaire et cohérent de la tribu. L'existence ou non d'un ordre politique autonome, avec ses forces de contradiction internes, me semble de ce fait une question bien plus féconde si l'on cherche à réinterroger la notion de tribu, ici dans la partie sud du Sahara au début du XXI^e siècle. L'expérience contemporaine des Idaksahak ouvrent sans doute de nouvelles pistes à explorer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Ag Guidi, A. M. (2019) : *Contribution à la connaissance de la communauté Idaksahak (cas de Ménaka et Talatayt)*, 16 p. (document non publié).
- Barth, H. (1858) : *Travels and Discoveries in North and Central Africa*, 1849-1855, Londres, 5 vol. (traduction intégrale de la première version en allemand).
- Ben Hounet, Y. (2009) : "Que faire de la tribu ? À propos du phénomène tribal en Algérie et dans le monde musulman", *Journal des anthropologues*, 116-117, 493-515.

- Ben Hounet, Y. et Bonte, P. (2009) : "Introduction" au dossier "La tribu à l'heure de la globalisation", *Études rurales*, 184, 13-32.
- Boilley, P. (1999) : *Les Touaregs Kel Adagh. Dépendances et révoltes : du Soudan français au Mali contemporain*, Paris.
- Bonte, P. et Echard, M. (1976) : "Histoires et Histoire. Conception du passé chez les Haoussa et les Touaregs Kel Gress de l'Adrar", *Cahiers d'Études Africaines*, 61-62, 237-296.
- Chaventré A. (1983) : *Évolution anthropo-biologique d'une population touarègue. Les Kel Kummer et leurs apparentés*, Paris.
- Chebli, D. (2021) : "Jusqu'à maintenant, il n'y a pas de révolution". *Itinéraire du Mouvement national de libération de l'Azawad dans la guerre au Mali*, thèse de doctorat, université Paris I, Panthéon Sorbonne.
- Claudot-Hawad, H. (1990) : "Honneur et politique : les choix stratégiques des Touaregs pendant la colonisation", *REMM*, 57, 11-47.
- Grémont, C. (2010) : *Les Touaregs Iwellemmedan. Un ensemble politique de la Boucle du Niger*, Paris.
- Grémont, C. (2017) : "Origines et perspectives des conflits menés par des Touaregs au Mali", *L'ENA hors les murs*, janvier-février, 467, 16-20.
- Grémont, C. (2019) : "Dans le piège des offres de violence. Concurrences, protections et représailles dans la région de Ménaka (Nord-Mali, 2000-2018)", *Hérodote*, 172, 43-62.
- Klüte, G. (1995) : "Hostilités et alliances. Archéologie de la dissidence des Touaregs au Mali", *Cahiers d'études africaines*, vol. 35, 137, 55-71.
- Lecoq, B. (2010) : *Disputed Desert: Decolonisation, Competing Nationalisms and Tuareg Rebellions in Northern Mali*, Leyde.
- Richer, A. (1924) : *Les Touaregs du Niger (Région de Tombouctou-Gao). Les Oulliminden*, Paris.
- Scheele, J. (2009) : "Tribus, États et fraude : la région frontalière algéro-malienne", *Études rurales*, 184, 79-94.
- Shaykh Baye (s.d., c. XIX^e s.) : *Sur d'anciennes tribus touareg*, Série de manuscrits arabes du fonds de Gironcourt, numérotés de 91 à 104, conservés à la bibliothèque de l'Institut de France, 14 p.